

ENQUÊTE SUR LA DONATION DE L'USINE

On entend sonner les cloches de midi depuis Lainate, tout proche, ou Arese, plus proche encore. A ce son se mêle celui des sirènes.

L'usine s'étend sur toute la longueur de l'horizon, comme un immense radeau à l'ancre parmi les prés inondés et les transparentes barrières de peupliers.

L'atmosphère est élégiaque : ces deux ou trois kilomètres de murailles étirées, qui s'estompent dans la brume légère, semblent n'être là que pour ceindre, avec la douceur lombarde et sa luminosité, « luxe, calme et volupté ». Même les centaines et les centaines de voitures, immobiles, l'une à côté de l'autre, dans les parkings, paraissent tout juste ponctuer, de leurs taches colorées, tout cet ordre et toute cette paix.

Puis, tout à coup, c'est un véritable enfer : les six mille cinq cents ouvriers de l'usine commencent à sortir, tous en même temps, vomis par ces grilles angéliques, tandis que les parkings sont bouleversés, sur toute leur étendue, comme par un cyclone.

Toutefois les espaces dégagés, devant l'usine, sont immenses, et la foule des ouvriers, en s'y répandant, va en s'éclaircissant. Elle aurait vite fait de s'y disperser complètement s'il ne se formait par endroits, inattendus, et de façon tout à fait insolite, des attroupements, des bouchons, comme les jours où l'on prépare quelque grève, ou encore à la veille des élections. Il y a aussi des escouades de policiers, attentifs et sournois, tandis que

quelques bourgeois, des journalistes, bien sûr, et des curieux, viennent se mêler aux ouvriers.

Le lecteur devra, à cette occasion, se plier une seconde fois, et, dans la mesure du possible, sans trop s'en irriter, à une nouvelle parenthèse dans la fable : appuyer sur la pédale de la pauvre logique dont on se sert quotidiennement, en abandonnant, avec une déception bien compréhensible, celle de la chatoyante imagination.

Un journaliste, en effet — ou un reporter, avec sa caméra — peut-être celui-là même que nous avons déjà trouvé dans la ferme d'Emilie — aborde d'une allure toute professionnelle, qui ne parvient à masquer ni sa mauvaise conscience ni sa timidité, la foule des ouvriers : et il commence à leur poser des questions qu'il a soigneusement préparées, dans son langage de mauvais aloi, qui s'adresse à un public moyennement cultivé.

Voici, en gros, ces questions, qui auront pour effet de brusquement nous ramener à la sordide prose de l'actualité, sans laquelle, du reste, ni l'auteur ni le lecteur — unis par une tacite et coupable complicité — ne sauraient avoir la conscience tranquille.

« Etes-vous un ouvrier qui travaille ici ? Depuis combien d'années ? Et vous ? Bien, que pensez-vous donc du geste de votre patron ? »

* * * * *

« Il vous a fait don, à vous, ses ouvriers, de son usine : vous en avez maintenant la propriété : mais n'êtes-vous pas humiliés du fait que l'on vous ait octroyé cette donation ? »

* * * * *

« N'auriez-vous pas préféré conquérir votre droit au pouvoir ouvrier au moyen d'une action qui ne serait venue que de vous-mêmes ? »

* * * * *

« Dans toute cette affaire, le rôle le plus important ne revient-il pas à votre patron ? Et par conséquent, ne vous a-t-il pas rejetés dans l'ombre ? Ne vous a-t-il pas dépossédés, d'une certaine façon, de votre avenir révolutionnaire ? »

« Mais ce geste de votre patron est-il un geste isolé, ou illustre-t-il, plutôt, une tendance générale de tous les patrons du monde dans lequel nous vivons ? »

« Cette participation au pouvoir dans l'entreprise, décrochée au moyen d'une série de donations — ou, pour mieux faire comprendre les choses, de concessions — où peut-elle mener la classe ouvrière ? »

« La mutation de l'homme en petit-bourgeois serait alors achevée ? »

« Si nous considérons par conséquent cette donation comme un symbole ou comme un cas limite de la nouvelle démarche du pouvoir, ne finit-elle pas par apparaître comme une première contribution, préhistorique, à la transformation de tous les hommes en petits-bourgeois ? »

« En tant que geste public, alors, la donation de l'usine constituerait, du point de vue, du moins, des ouvriers et des intellectuels, un crime historique, et, en tant que geste privé, une antique solution religieuse ? »

« Mais cette solution religieuse n'est-elle pas une survivance d'un monde qui n'a plus rien à voir avec le nôtre ? Ne naît-elle pas plutôt du sens de la faute que de celui de l'amour ? De sorte qu'un bourgeois ne pourrait jamais retrouver sa vie, même en choisissant de la perdre ? »

« Notre hypothèse — dépourvue d'originalité — serait donc que la bourgeoisie ne peut en aucune façon échapper à son propre sort, ni de façon publique, ni de façon privée, et que, *quoi que puisse faire un bourgeois, il doit nécessairement se tromper* ? »

« Peut-on considérer que l'origine de tout ceci réside dans l'idée de possession et de conservation ? »

« Mais cette idée de possession et de conservation, sur laquelle se fonde la condamnation de la bourgeoisie, n'est-elle pas une caractéristique de la vieille société patronale ? Alors que la nouvelle société se soucie moins *de posséder et de conserver que de produire et de consommer* ? »

« Si c'est l'antique monde paysan qui a légué à la bourgeoisie naissante — au temps où celle-ci fondait ses premières industries — la volonté de posséder et de conserver, *mais non le sentiment religieux qui lui était attaché*, n'était-ce pas justice que de s'en indigner et de la maudire ? »

« Mais si maintenant cette bourgeoisie est en train de modifier sa propre nature de façon révolutionnaire, et de rendre semblable à elle-même l'humanité tout entière, jusqu'à ce que l'homme soit parfaitement identique au bourgeois — cette ancienne malédiction et cette ancienne indignation n'ont-elles pas perdu tout leur sens ? »

« Et si la bourgeoisie — identifiant à elle-même l'humanité tout entière — ne trouve plus personne en dehors d'elle-même à qui faire assumer la charge de sa propre condamnation (qu'elle n'a jamais su ou jamais voulu de son côté prononcer), *n'est-ce pas en définitive chose tragique que son ambigüité* ? »

« Tragique, dès lors que, n'ayant plus de lutte de classes à surmonter — en usant de n'importe quel moyen, fût-il criminel, comme le concept de Nation, d'Armée, d'Eglise confessionnelle, etc. — elle est restée seule face à la nécessité de savoir ce qu'elle est en réalité ? »

« Si elle a — du moins potentiellement — la victoire — et si l'avenir lui appartient —, n'est-ce pas désormais à elle

qu'il revient (et non plus aux forces de contestation et de révolution) de fournir une réponse aux questions que l'histoire — qui est *son* histoire — lui pose ? »

* * * * *

« À CES QUESTIONS, EST-ELLE HORS D'ÉTAT DE RÉPONDRE ? »

19

« AH ! MES PIEDS NUS... »

Ah ! mes pieds nus, qui cheminez
sur le sable du désert !
Mes pieds nus, qui m'entraînez
là où il n'y a qu'une seule présence
et où rien ne peut me préserver du moindre regard !
Mes pieds nus
qui avez décidé d'un chemin
que je foule maintenant comme dans une hallucination
vécue par mes pères, qui ont édifié
en 1920 ma villa de Milan, ainsi que par les jeunes
architectes qui l'ont agrandie en 1960 !
Comme jadis pour le peuple d'Israël ou pour l'apôtre Paul,
le désert se présente à moi comme la
seule chose qui soit, de toute la réalité, indispensable.
Ou, mieux encore, comme la réalité
dépouillée de tout sinon de son essence
telle qu'on se la représente quand on vit, et que, parfois,
on y réfléchit, même sans être philosophe.
Il n'y a, en effet, tout autour de moi, rien
de plus que le pur nécessaire :
la terre, le ciel et un corps d'homme.
Si fou, si insondable ou si évanescents
que soit l'horizon ténébreux, sa ligne est UNE :
et il est en chacun de ses points pareil à lui-même.
Ce désert ténébreux qui paraît resplendir

ENQUÊTE SUR LA SAINTETÉ

Le moment est venu, pour le lecteur, de se livrer à une difficile et sans doute fastidieuse opération de révision, qui le ramènera du déroulement même de l'histoire à son sens profond : ce qui implique une interruption, naturellement ingrate et prosaïque, comme l'est toujours un bilan.

Et comme est déplaisante, banale et inutile la signification *de toute parabole*, en l'absence de la parabole elle-même !

Ce que le miracle de la sainte a drainé tout autour de la ferme ressemble fort, en définitive, à une vaste foule bariolée de paysans : celle-là même que l'on voit, le dimanche, dans les sanctuaires. Les cours en sont à ce point remplies que l'on peut à peine apercevoir Emilie, assise tout au fond sur son banc. Elle a sur la tête un châle noir, qui dissimule sa chevelure verdâtre.

Perdu dans cette foule, il y a aussi, venu sur place, un journaliste, avec son bloc-notes et son magnétophone (à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'un reporter, muni de sa caméra).

Il a, pour sa part, naturellement — même s'il laisse paraître qu'il a, ce faisant, mauvaise conscience —, des questions à poser à tous ces gens et il regarde tout autour de lui pour dénicher les « interlocuteurs » requis : il y a là de pauvres fermières, au visage rougi par la fatigue et par le froid, des hommes anéantis, pour avoir peiné toute leur vie parmi les prés inondés et les berges de la Basse, sous les épais brouillards, et les nuages bas et glacés, et les soleils blêmes ; mais on y trouve aussi des groupes de bourgeois, des intellectuels et surtout des dames.

Et c'est à l'occasion de cette enquête que le lecteur devra précisément en passer par la violence — peut-être injustifiée, nous en convenons — d'une interpolation. Il s'agit d'une série de questions, que le journaliste soumet aux gens rassemblés dans les cours de la ferme : parenthèse qui relève, de surcroît, de ce jargon que l'on utilise dans le commerce culturel de tous les jours — les journaux, la télévision — et que l'on dit courant, alors qu'il est vulgaire. Le questionnaire de l'enquête est à peu près le suivant :

« Croyez-vous aux miracles ? Qui donc, alors, les accomplit ? Dieu ? Et pourquoi ? Pourquoi pas pour tout le monde, ou au moyen de tout le monde ? »

« Croyez-vous que Dieu ne fait des miracles que pour ceux qui croient, ou au moyen de ceux qui vraiment ont la foi ? »

« Si Dieu se manifestait à vous par quelque miracle, pensez-vous que vous-même... que votre nature... en seriez changés ? Ou bien resteriez-vous tel que vous étiez avant le miracle ? »

« Pensez-vous qu'il y aurait un changement en vous ? Dans ce cas, qu'est-ce qui serait le plus important : le miracle lui-même, ou bien le changement — provoqué par le miracle — de votre nature humaine ? »

« Pour quelle raison, selon vous, Dieu a-t-il choisi une pauvre femme du peuple pour se manifester au moyen d'un miracle ? »

« Pour la bonne raison que les bourgeois ne peuvent avoir vraiment le sens de la religion ? »

« Non pas dans la mesure où ils croient, ou croient qu'ils croient... mais dans la mesure où ils ne possèdent pas, en réalité, le sentiment du sacré ? »

« Ainsi, même à supposer que l'intervention d'un miracle mette un bourgeois, nécessairement, en présence de ce qui est

d'un autre ordre, et par conséquent remette en question cette *fausse idée de soi* qu'il a fondée sur la notion de norme — ce bourgeois pourrait-il, en pareil cas, parvenir à un sentiment religieux authentique ? »

« Non ? Toute expérience religieuse se réduit-elle par conséquent, pour un bourgeois, à une expérience morale ? »

« Le moralisme serait-il la religion (si religion il y a) de la bourgeoisie ? »

« Le bourgeois par conséquent... *a remplacé son âme par sa conscience* ? »

« Tout ce qui était autrefois situation religieuse se transforme automatiquement pour lui en un simple *cas de conscience* ? »

« Ainsi, c'est la religion métaphysique qui se serait perdue, se transformant en une sorte de *religion du comportement* ? »

« Serait-ce là, selon vous, le résultat de l'industrialisation et de la civilisation petite-bourgeoise ? »

« Ainsi, tout ce qui peut bien arriver à un bourgeois, *quand bien même il s'agirait d'un miracle ou d'une divine expérience d'amour*, ne parviendra jamais à ressusciter en lui l'antique sentiment métaphysique de l'ère de la paysannerie ? Pour donner lieu au contraire en lui à une lutte stérile contre sa propre conscience ? »

« L'âme avait pour but le salut : mais la conscience ? »

« Ce Dieu... au nom duquel cette fille de paysans, revenue de la ville où elle avait servi comme bonne... accomplit des miracles... n'est-il pas un Dieu antique... paysan, justement... biblique et un peu fou ? »

« Et quel sens attribuer au fait que ses miracles se produisent dans ce coin où le monde paysan se survit ? »

« Par conséquent la religion ne survit plus désormais, en tant que fait authentique, que dans le monde paysan, c'est-à-dire... dans le Tiers Monde ? »

« Cette sainte frappée de folie, aux portes de Milan, en vue des premières usines, ne veut-elle pas signifier ceci ? »

« Ne constitue-t-elle pas une terrible accusation vivante contre la bourgeoisie qui a réduit (dans le meilleur des cas) la religion à une façon codifiée de se comporter ? »

« Donc, tandis que cette sainte paysanne *peut se sauver*, fût-ce dans une impasse historique, aucun bourgeois par contre ne peut trouver le salut, ni sur le plan individuel, ni sur le plan collectif ? Sur le plan individuel, du fait qu'il ne possède plus une âme, mais seulement une conscience — non dépourvue, le cas échéant, de noblesse, mais, par sa nature même, étroite et bornée ; sur le plan collectif, du fait que son histoire est en train de s'épuiser sans laisser de traces, évoluant de l'histoire des premières industries à l'histoire de la complète industrialisation du monde ? »

« Mais le nouveau type de religion qui naîtra alors (et on en voit déjà, dans les pays les plus avancés, les premiers signes) n'aura rien à voir avec cette merde (passez-moi le mot) qu'est ce monde bourgeois, capitaliste ou socialiste, dans lequel nous vivons ? »